

Les Temps Nouveaux

28 décembre 1907

Anarchisme et Syndicalisme

La question de savoir quelle position nous devons prendre envers le mouvement syndical est certainement une question de la plus grande importance pour les anarchistes.

Malgré de longues discussions et diverses expériences, on n'est pas encore arrivé à un accord complet sur cette question ; la raison en est peut-être dans le fait que cette question ne permet pas de solution complète et permanente, grâce aux différentes conditions et aux circonstances changeantes de la lutte.

Je pense pourtant que notre but pourrait nous suggérer un critérium de conduite applicable aux diverses contingences.

Nous désirons l'élévation morale et matérielle de tous les hommes ; nous souhaitons accomplir une révolution qui donnera à tout le monde la liberté et le bien-être, et nous sommes convaincus que cela ne peut pas venir d'en haut, par des lois et des décrets, mais que cela doit être conquis par la volonté consciente et l'action directe de ceux qui le désirent.

Nous avons donc besoin, plus que tous les autres, de la coopération consciente et volontaire de ceux qui, souffrant le plus de la présente organisation sociale, ont le plus grand intérêt dans la révolution.

Il ne nous suffit pas — quoique cela est certainement utile et nécessaire — d'élaborer un idéal aussi parfait que possible, et de former des groupes pour la propagande et l'action révolutionnaire.

Nous devons convertir, à notre idéal, la grande masse des travailleurs, parce que, sans elle, nous ne pouvons ni renverser la société existante ni en construire une nouvelle. Et puisque, pour que la grande masse des

prolétaires se relève de l'état de soumission dans lequel elle végète et arrive à la conception anarchiste et au désir de la réaliser, il faut une évolution qui ne s'opère pas uniquement sous l'influence de la propagande ; puisque les leçons qui dérivent des faits de la vie quotidienne sont beaucoup plus efficaces que tous les discours doctrinaires, nous devons absolument prendre une part active dans la vie des masses, et employer tous les moyens que les circonstances nous permettent, pour réveiller graduellement l'esprit de révolte, et montrer à la masse, à l'aide de ces faits, le chemin qui conduit à l'émancipation.

Il est évident qu'un des meilleurs moyens, c'est le mouvement syndical, et nous aurions grand tort de le négliger. Dans ce mouvement, nous trouvons de grandes quantités d'ouvriers qui luttent pour l'amélioration de leur situation.

Ces ouvriers peuvent se tromper, en ce qui concerne le but qu'ils se proposent d'atteindre, et les moyens qu'ils adoptent pour y arriver, et, à notre avis, ils se trompent généralement.

Mais, au moins, ces ouvriers ne se résignent plus à l'oppression et ne la regardent plus comme juste ; ils espèrent et ils luttent. Dans ces ouvriers, nous pouvons plus facilement éveiller ce sentiment de solidarité envers leurs camarades exploités et de haine contre l'exploitation qui amènera nécessairement la lutte définitive pour l'abolition de la domination d'un homme sur un autre.

Nous pouvons amener ces ouvriers à demander toujours plus, et à le demander par des moyens de plus en plus énergiques, et, de cette façon, nous nous entraînons et entraînons les autres à la lutte, profitant des victoires, afin d'exalter la puissance de l'union et de l'action directe, et profitant aussi des revers, qui nous enseignent la nécessité d'employer des moyens plus énergiques et des solutions plus radicales.

En outre — et cela n'est pas un petit avantage — le mouvement syndical peut préparer ces groupes d'ouvriers professionnels qui, pendant la révolution, pourront entreprendre l'organisation de la production et de l'échange, en dehors et contre tout pouvoir gouvernemental.

Mais avec tous ces avantages le mouvement syndical a aussi ses défauts et ses dangers dont on doit tenir compte quand on examine la question de la position que nous devons y prendre comme anarchistes.

L'expérience constante dans tous les pays nous montre que le mouvement syndical, qui commence toujours comme un mouvement de protestation et de révolte et qui est animé au commencement par un grand esprit de progrès et de fraternité humaine, tend bien vite à dégénérer. Plus ce mouvement devient fort, plus il devient égoïste, conservateur, occupé exclusivement des intérêts immédiats et restreints et développe dans son sein une bureaucratie qui, comme toujours, n'a d'autre but que de se fortifier et de s'agrandir. C'est cet état de choses qui a induit beaucoup de camarades à se retirer du mouvement syndical et même à le combattre comme quelque chose de réactionnaire et de nuisible. Mais il en est résulté que notre influence parmi ces ouvriers a diminué et que le champ a été laissé libre à ceux qui désiraient exploiter le mouvement dans un intérêt personnel ou dans un intérêt de parti qui n'avait rien de commun avec la cause de l'émancipation ouvrière. Bientôt on ne trouvait plus que des organisations avec un esprit étroit essentiellement conservateur, dont les trades-unions anglaises sont le type, ou des syndicats qui, sous l'influence de politiciens très souvent « socialistes », étaient de simples machines électorales servant à hisser au pouvoir certains individus.

Heureusement d'autres camarades pensaient que le mouvement syndical avait toujours en soi un principe sain et que, plutôt que de l'abandonner aux politiciens, il vaut mieux entreprendre la tâche de ramener ces organisations à leur but premier et de tirer d'eux tous les avantages qu'elles offrent à la cause anarchiste. Et ces camarades ont réussi à créer, spécialement en France, un nouveau mouvement qui, sous le titre de « syndicalisme-révolutionnaire », cherche à organiser les ouvriers, indépendamment de toute influence bourgeoise et politique, afin de conquérir leur émancipation par l'action directe contre leurs maîtres.

Cela est évidemment un grand pas en avant ; mais nous ne devons pas exagérer son importance et imaginer, comme le font certains camarades, que nous réaliserons l'anarchie tout naturellement par le développement progressif du syndicalisme. Chaque institution a une tendance à étendre ses fonctions, à se perpétuer et à devenir son propre but. Il n'est donc pas surprenant que les initiateurs de ce mouvement, ceux qui y jouent le rôle le plus important, se soient peu à peu habitués à regarder le syndicalisme comme l'équivalent de l'anarchisme, ou au moins comme le moyen

suprême, remplaçant à lui tout seul tout les autres moyens, pour réaliser l'anarchie. Mais cela rend encore plus nécessaire d'éviter le danger et de bien définir notre position.

Le syndicalisme, malgré toutes les déclarations de ses partisans les plus ardents, contient en soi, par la nature même de ses fonctions, tous les éléments de dégénérescence qui ont corrompu les mouvements ouvriers dans le passé. En effet, étant un mouvement qui propose de défendre les intérêts présents des ouvriers, il doit nécessairement s'adapter aux conditions existantes et prendre en considération des intérêts qui viennent en première ligne dans la société telle qu'elle existe aujourd'hui.

Maintenant, en tant que les intérêts d'une section de travail coïncident avec les intérêts de toute la classe ouvrière, le syndicalisme est en soi une bonne école de solidarité ; en tant que les intérêts des ouvriers d'un pays sont identiques aux intérêts des ouvriers des autres pays, le syndicalisme est un bon moyen pour développer la fraternité internationale ; en tant que les intérêts du moment ne sont pas en contradiction avec les intérêts de l'avenir, le syndicalisme est en soi une bonne préparation pour la révolution. Mais malheureusement cela n'est pas toujours ainsi.

L'harmonie des intérêts, la solidarité parmi tous les hommes est un idéal auquel nous aspirons, c'est le but pour lequel nous luttons, mais cela n'est pas la condition actuelle, pas plus entre les hommes de la même classe qu'entre les hommes de classes différentes. La règle aujourd'hui c'est l'antagonisme et l'interdépendance des intérêts en même temps ; la lutte de chacun contre tous et de tous contre chacun. Et il ne peut pas en être autrement dans une société où, en conséquence du système capitaliste de production (c'est-à-dire une production fondée sur le monopole de moyens de production et organisée internationalement pour le profit de certains individus) il y a, en général, plus de bras que de travail à faire et plus de bouches que de pain pour les remplir.

Il est impossible de s'isoler soit comme individu, soit comme classe ou comme nation, puisque la condition de chacun dépend plus ou moins directement des conditions générales de toute l'humanité. Il est impossible de vivre dans un véritable état de paix, parce qu'il est nécessaire de se défendre et souvent même d'attaquer si on ne veut pas périr.

L'intérêt de chacun est de s'assurer un emploi et, comme conséquence, on se trouve en antagonisme — c'est-à-dire en concurrence — avec les sans-travail du même pays et avec les émigrants des autres pays. Chacun désire garder ou obtenir la meilleure place contre les autres ouvriers de la même industrie. Chacun a intérêt à vendre cher et à acheter bon marché et, par conséquent, comme producteur il se trouve en conflit avec tous les consommateurs et, quand il est consommateur, il se trouve en conflit avec tous les producteurs.

Union, entente, lutte solidaire contre l'exploiteur, sont des choses qui ne peuvent être obtenues aujourd'hui qu'en tant que les ouvriers, animés par la conception d'un idéal supérieur, ont appris à sacrifier leurs intérêts exclusifs et personnels aux intérêts communs, les intérêts du moment aux intérêts de l'avenir ; et cet idéal d'une société de solidarité, de justice, de fraternité, ne peut être réalisé que par la destruction — en défiant toute légalité — des institutions existantes.

Offrir aux ouvriers cet idéal, mettre les intérêts larges de l'avenir avant les intérêts étroits et immédiats ; rendre impossible l'adaptation aux conditions présentes ; travailler toujours pour la propagande et l'action qui amèneront et accompliront la révolution, voilà les buts auxquels doivent tendre les anarchistes dans les syndicats et au dehors des syndicats, Le syndicalisme ne peut pas faire cela ou ne peut en faire que très peu, il doit compter avec les intérêts présents et ces intérêts ne sont pas toujours, hélas ! ceux de la révolution. Le syndicalisme ne doit pas ou ne doit pas trop excéder les limites de la légalité et à certains moments donnés il doit traiter avec les patrons et les autorités. Il doit s'occuper plutôt des intérêts de certaines sections d'ouvriers que des intérêts du public en général, des intérêts des syndicats plutôt que de la masse des sans-travail et des intérêts de la classe ouvrière.

Si le syndicalisme ne faisait pas cela il n'aurait aucune raison particulière d'exister et il perdrait son utilité principale qui est d'éduquer et d'habituer à la lutte les masses arriérées.

Et puis, puisque les syndicats doivent rester ouverts à tout le monde, à tous ceux qui désirent obtenir des meilleures conditions de vie de leurs patrons, alors il n'importe quelles sont les opinions des syndicats sur la constitution générale de la société ; ils sont amenés naturellement à modérer leurs aspirations, primo, pour ne pas effrayer les ouvriers arriérés qu'ils veulent attirer, et secundo, parce que, en proportion que le syndicat augmente

numériquement, les personnes avancées, les initiateurs du mouvement se perdent dans la majorité qui s'occupe uniquement des petits intérêts du moment.

Ainsi on peut voir se développer dans tous les syndicats qui ont atteint une certaine position influente, la tendance à s'assurer — en accord avec plutôt que contre les patrons — une situation privilégiée, à créer des difficultés pour l'admission de nouveaux membres, pour l'admission des apprentis dans les fabriques ; une tendance à amasser des fonds qu'ils craignent après de compromettre ; à chercher la faveur des pouvoirs publics ; à s'absorber entièrement dans la coopération et dans toutes espèces de mutualités et à devenir à la fin un élément conservateur dans la société.

Après tout cela, il me semble clair que le mouvement syndical ne peut pas remplacer le mouvement anarchiste et peut servir comme moyen d'éducation et préparation révolutionnaires seulement s'il est mis en mouvement par l'impulsion, l'action et la critique anarchistes.

Les anarchistes doivent s'abstenir de s'identifier avec le mouvement syndicaliste ; ils ne doivent pas prendre pour but ce qui n'est qu'un des moyens de propagande et d'action.

Ils doivent rester dans le syndicat pour donner une impulsion à la marche en avant et essayer de faire des syndicats autant que possible des instruments de combat en vue de la révolution sociale. Ils doivent travailler pour développer dans les syndicats tout ce qui peut augmenter son influence éducative, sa combativité, la propagande des idées, les grèves, l'esprit de prosélytisme, la méfiance et la haine des autorités et des politiciens, la pratique de la solidarité envers des individus et des groupes en lutte avec les maîtres du jour.

Les anarchistes dans les syndicats doivent combattre tout ce qui tend à les rendre égoïstes, pacifiques, conservateurs — la fierté professionnelle, l'esprit de corps, les fortes cotisations, l'accumulation des capitaux investis, les services d'assurance, la confiance dans les bons offices du gouvernement, les relations amicales avec les patrons, la nomination des employés bureaucrates payés et permanents.

Dans ces conditions, la participation des anarchistes au mouvement syndical peut avoir des bons résultats, mais seulement dans ces conditions.

Cette tactique peut quelquefois paraître, ou être véritablement nuisible aux intérêts immédiats de certains groupes, mais cela n'a aucune importance quand il s'agit de la cause anarchiste, c'est-à-dire de l'intérêt général et permanent de l'humanité. Nous souhaitons certainement, en attendant la révolution, d'arracher aux gouvernements et aux patrons, le plus de liberté et de bien-être possible, mais nous ne compromettons jamais l'avenir pour quelque avantage momentané qui, du reste, est très souvent illusoire ou obtenu aux dépens d'autres ouvriers. Gardons-nous de nous-mêmes. La faute d'avoir abandonné le mouvement ouvrier a fait beaucoup de mal à l'anarchie, mais au moins l'a laissée pure avec son caractère distinctif.

L'erreur de confondre le mouvement anarchiste avec le syndicalisme sera beaucoup plus grave. Il nous arrivera ce qui est arrivé aux social-démocrates aussitôt qu'ils sont entrés dans la lutte parlementaire. Ils ont gagné en force numérique mais en devenant chaque jour moins socialistes. Nous aussi nous deviendrons chaque jour plus nombreux, mais nous cesserons d'être anarchistes.,

E. MALATESTA